



**HAL**  
open science

**Emile Benveniste, de la grammaire comparée à la  
poétique, en passant pas le Canada et l'Alaska : une  
pensée par problèmes.**

Chloé Laplantine

► **To cite this version:**

Chloé Laplantine. Emile Benveniste, de la grammaire comparée à la poétique, en passant pas le Canada et l'Alaska : une pensée par problèmes.. Ozouf Sénamin Amedegnato. Émile Benveniste, la croisée des disciplines, Lambert-Lucas, pp.13-30, 2022, 978-2-35935-220-7. hal-03834785

**HAL Id: hal-03834785**

**<https://hal.science/hal-03834785v1>**

Submitted on 31 Oct 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Emile Benveniste, de la grammaire comparée à la poétique, en passant pas le Canada et l'Alaska : une pensée par problèmes.**

nous avons voyagé  
puisque nous ne sommes pas revenus  
les mêmes et  
que nos retours aussi  
sont des départs  
car ils commencent  
des écritures qui lisent en nous  
plus que nous lisons en elles  
par elles nous sommes jeunes d'âge en âge  
celles que nous avons portées  
de bien plus près bien plus loin  
que la Chine

Henri Meschonnic, *Nous le passage*,  
Verdier, Lagrasse, 1990, p. 85.

Ce texte essaie de montrer la continuité des différents aspects de la recherche menée par Emile Benveniste, en proposant un trajet depuis ses travaux sur les langues indo-européennes à ses enquêtes de terrain sur la côte nord-ouest américaine, pour finalement parvenir à sa recherche sur Baudelaire. Comme Saussure, Benveniste a souvent été réduit à une parcelle ou l'autre de ses investigations ; il y a ainsi le Benveniste de l'énonciation, le Benveniste comparatiste, le Benveniste soudainement curieux de la poésie de Baudelaire, etc. On verra qu'il vaut mieux recoller les morceaux de ce puzzle pour mieux comprendre un projet d'ensemble. Si Benveniste a publié de très nombreux articles dans des revues diverses, il y a peut-être à concevoir là autre chose qu'un émiettement. Peut-être une originalité et une force de sa démarche.

Benveniste intitule le recueil de certains de ses travaux, *Problèmes de linguistique générale*, titre qui – on doit le remarquer – explicite déjà une démarche de recherche. Il écrit dans l'avant-propos que si les études réunies dans le volume ont été « présentées ici sous la dénomination de “problèmes”, c'est qu'elles apportent dans leur ensemble et chacune pour soi une contribution à la grande problématique du langage »<sup>1</sup>. Gérard Dessons commente ainsi ces lignes : « L'idée est avant tout que les travaux présentés ne constituent pas des constructions de savoirs, mais des actes d'investigation dans un domaine où le langage n'est pas une positivité à connaître une fois pour toute, mais une “problématique” à formuler indéfiniment, et nouvellement chaque fois »<sup>2</sup>. Il y a déjà là dans le titre de cet ouvrage une théorie du langage, et plus précisément du discours, de la subjectivité dans le langage. D'autant plus si on compare cet intitulé avec celui d'André Martinet, *Éléments de linguistique générale* (1960), qui segmente et objectivise le langage.

Benveniste ne limite pas ses travaux à un domaine d'investigation, une discipline, et à des lieux dédiés de publication. Il s'agit certainement là d'un trait d'époque – la réflexion intellectuelle était peut-être alors moins soumise à un cloisonnement disciplinaire que maintenant –, mais on peut néanmoins noter la diversité des revues dans lesquelles il publie : *Journal de psychologie*, *Année sociologique*, *Diogène*, *Les Etudes philosophiques*, *L'homme*, *Semiotica*, *Pierre à feu*, *Deucalion*, *Le Français Moderne*, en plus des revues classiques du comparatiste, le *Bulletin de la Société de Linguistique*, la *Revue de l'histoire des religions*. On peut voir dans cette diversité de lieux de publication, qui sont autant de lieux différents d'énonciation, le signe d'une ouverture du travail de pensée.

<sup>1</sup> Emile Benveniste, « Avant-propos », in *Problèmes de linguistique générale*, non paginé.

<sup>2</sup> Gérard Dessons, *Emile Benveniste, l'invention du discours*, In Press, Paris, 2006, p. 10.

Chez Benveniste cette « ouverture » de pensée n'est pas simplement mimée – on peut aller à l'étranger tout en restant chez soi – ; elle est inscrite dans la théorie du langage qu'il développe, elle est continue à sa démarche entière. Son travail se situe proprement à la croisée ou à la rencontre parce qu'il est subjectivant. L'écriture de Benveniste elle-même nous implique à chaque instant, elle nous fait sujet. Si Benveniste écrit une théorie du sujet, du discours, etc., cette écriture fait ce qu'elle dit, et dit ce qu'elle fait.

La réflexion de Benveniste est ouverte sur le monde et sur les mondes. Ses écrits nous amènent à la rencontre des textes, des langues et des cultures, depuis les institutions indo-européennes jusqu'aux institutions amérindiennes, et jusqu'au « monde second » produit par les poèmes de Baudelaire, qui d'apparemment si proches deviennent notre inconnu.

Dans un manuscrit consacré à « la langue de Baudelaire », Benveniste met sa recherche sous le signe de l'inconnu, en envisageant de reprendre pour son article une phrase d'un des projets de préface aux *Fleurs du mal* :

Je pourrai mettre en exergue de mon article cette phrase du Projet de préface aux Fleurs du mal :  
« questions d'art : terrae incongnitae »

En fait, chez Benveniste, si l'inconnu en tant qu'invention de forme de vie et de forme de langage, est porté à son maximum avec le « langage poétique », il correspond en même temps à un principe ordinaire, celui du *discours*. L'inconnu est *je*, est *tu* : « La langue pourvoit les parlants d'un même système de références personnelles que chacun s'approprie par l'acte de langage et qui, dans chaque instance de son emploi, dès qu'il est assumé par son énonciateur, devient unique et nonpareil, ne pouvant se réaliser deux fois de la même manière ».

« Dire bonjour tous les jours de sa vie à quelqu'un, c'est chaque fois une réinvention », écrit Benveniste. Cette formulation est fameuse, mais il s'agit de bien la comprendre dans le cadre d'une linguistique, à partir de la conception du *discours* mise au jour par le fonctionnement des personnes *je-tu*. Le *sujet* dont Benveniste parle n'est en effet ni psychologique ni philosophique, il est linguistique (« c'est dans et par le langage que l'homme se constitue comme *sujet* »).

La conception d'un *homme dans la langue* est continue à la manière dont Benveniste travaille, à sa démarche d'investigation par *problèmes*. En effet, un *problème* se définit nécessairement par sa formulation, et implique donc une écriture, une énonciation, une subjectivation. Celle d'un sujet écrivant mais aussi celle d'un sujet lecteur, à chaque nouvelle lecture. C'est aussi en cela que les textes de Benveniste ne sont pas clos, ne dispensent pas une pensée en arrêt, mais davantage produisent des questionnements, de l'inconnu plus que du connu.

Une méthode aux prises avec les difficultés d'un problème réel se laisse au moins juger sur les solutions qu'elle propose, tandis qu'à raisonner sur des conclusions acquises, on est sûr de gagner sans risque, et de n'enseigner que le connu.

Si ne pas répéter le connu est un principe méthodologique, c'est d'abord, comme on l'a vu, un principe anthropologique.

Enfin, les textes de Benveniste ne se répètent pas mais se répondent, s'interprètent les uns à la lumière des autres, chaque texte travaillant un point de vue particulier sur le langage. Ainsi, et cela peut paraître à première vue étrange, on peut par exemple lire ses manuscrits sur Baudelaire à la lumière de ses enquêtes sur les langues amérindiennes.

\* \* \*

Durant les étés 1952 et 1953, Benveniste a mené des enquêtes linguistiques sur la côte nord-ouest américaine, documentant principalement les langues Haida et Tlingit, mais aussi Gwich'in, et Inupiaq. On y découvre un Benveniste ethnographe, linguiste, culturologue, dans

---

<sup>1</sup> Emile Benveniste, *Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas, 2011, p.640-641 [msc. 22, f°67 / f°319].

<sup>2</sup> Emile Benveniste, « Le langage et l'expérience humaine » (1965), *Problèmes de linguistique générale* 2, p. 68.

<sup>3</sup> Emile Benveniste, « Structuralisme et linguistique » (1968), *Problèmes de linguistique générale* 2, p. 19.

<sup>4</sup> Emile Benveniste, « De la subjectivité dans le langage », *Problèmes de linguistique générale*, p. 259.

<sup>5</sup> Emile Benveniste, « Problèmes sémantiques de la reconstruction », *Problèmes de linguistique générale*, p. 307.

la lignée de prédécesseurs dont le travail était encore assez méconnu en France à l'époque, comme Franz Boas, et Edward Sapir. Il avait auparavant mené une longue série d'enquêtes de terrain de février à octobre 1947 en Iran et Afghanistan rassemblant un matériel important sur quelques langues et dialectes de la région<sup>8</sup>.

Dans une lettre de demande de soutien financier auprès de la Rockefeller Foundation pour son premier séjour américain, il explique la nécessité de se rendre personnellement sur le terrain, la documentation ethnographique et linguistique étant d'une part simplement inaccessible et constituant d'autre part un matériau insuffisant pour mener à bien le projet qu'il imagine :

L'étude conjuguée des langues et des cultures indiennes de l'Amérique du Nord a donné lieu en Amérique à de très importants résultats qui demeurent à peu près inconnus en France (et même en Europe). La plus grande partie de la documentation nous reste inaccessible, ce qui rend impossible l'utilisation de données d'une haute importance. En outre rien ne peut remplacer l'expérience directe des problèmes de toute nature que pose le contact de la culture indienne et de la culture occidentale.

Il me semble qu'il serait utile que je me rende personnellement en Amérique du Nord pour étudier directement ces questions.<sup>9</sup>

C'est immédiatement du point de vue de la rencontre des regards que Benveniste se situe. C'est une rencontre du regard amérindien, de sa grammaire par le regard européen, et en même temps, et plus profondément, une rencontre qui déplace le regard européen, sa grammaire, lui donne nouvelle figure. Dans son article « Tendances récentes en linguistique générale », paru en 1954, c'est-à-dire dans le contexte de ses enquêtes nord-américaines, Benveniste fait état de la difficulté posée au regard européen pour appréhender les langues indiennes d'Amérique, et rappelle (sans le nommer) le tournant méthodologique important qu'ont été les textes de Franz Boas, notamment le *Handbook of American Indian Languages* (1911) qui a formé toute une génération de chercheurs qui sont allés sur le terrain étudier les langues d'Amérique :

On s'est aperçu que la description de certains types linguistiques, des langues amérindiennes notamment, posait des problèmes que les méthodes traditionnelles ne peuvent résoudre. Il en est résulté un renouvellement des procédés de description qui, par contre-coup, a été étendu aux langues qu'on croyait décrites pour toujours et qui ont pris nouvelle figure<sup>10</sup>.

La manière dont Benveniste en est venu à mener des enquêtes en Amérique du Nord est intéressante. Sans l'aide financière de la Rockefeller Foundation [RF], il n'aurait pas entrepris ces séjours. Et c'est par une sorte d'accident que la fondation se trouve engagée à subventionner ces enquêtes de terrain. Pour soutenir un projet de coopération entre linguistes européens et américains (autour de la notion de *meaning*), la fondation verse en 1950 une subvention de 4 300 \$ à la Société de Linguistique de Paris. Finalement, la coopération restera surtout européenne, et la somme versée ne sera pas entièrement utilisée. Benveniste profitera de ce reliquat pour entreprendre sa première série d'enquêtes en 1953 (principalement sur la langue Haida). Mais on doit noter qu'entre les deux projets, celui sur la notion de *meaning* et l'étude des langues et cultures nord-américaines, la signification reste le fil conducteur de l'investigation. Dans une lettre de 1953 adressée à la RF, où Benveniste développe son projet d'enquêtes, il explique ainsi :

Le voyage d'enquête dont je vous ai exposé le dessein général a le même but. En termes sommaires, ma préoccupation est de savoir comment la langue « signifie » et comment elle « symbolise ». Les tendances actuelles d'une certaine école de linguistique vont à analyser la langue sur la base de la distribution et des combinaisons formelles. Il me semble qu'il est temps

---

<sup>8</sup> Les cahiers contenant les relevés de ces enquêtes sont conservés aux archives du Collège de France.

<sup>9</sup> Lettre de Benveniste à la Rockefeller Foundation du 2 avril 1952. Référence : RF, RG 1.2, Series 500R, Box 12, folder 113.

<sup>10</sup> Emile Benveniste, « Tendances récentes en linguistique générale » (1954), *Problèmes de linguistique générale*, p. 6.

d'aborder avec des méthodes nouvelles le contenu de ces formes et de voir selon quel principe il est organisé ».

Benveniste situe ainsi son type de démarche comme différent et même opposé à la démarche de réduction formaliste et distributionnaliste de la langue, qui était la tendance surtout aux Etats-Unis dans ces moments-là. On peut remarquer qu'il ne s'agit pas pour lui de s'intéresser à *ce que* la langue symbolise (ce qui correspondrait à l'idéologie des dictionnaires et grammaires réalistes), mais de rechercher *comment* elle symbolise, signifie : la recherche des solutions particulières trouvées par les langues, par leurs locuteurs, pour représenter une expérience originale du monde. Ce questionnement purement linguistique touche bien à un *homme dans la langue*, ou à l'expérience originale d'un *vivre le langage*. Un manuscrit d'une écriture vive rappelle en effet la même critique de Benveniste envers les linguistiques strictement formelles :

#### Vivre le langage

Tout est là : dans le langage assumé et vécu comme expérience humaine, rien n'a plus le même sens que dans la langue prise comme système formel et décrite du dehors<sup>11</sup>.

L'intérêt de Benveniste pour la linguistique amérindianiste mise en place par Franz Boas, et développée par ses disciples, n'a rien de surprenant. Cet intérêt est grandissant dès la fin des années 1940, les grammaires des langues d'Amérique étant régulièrement citées à partir de « Structure des relations de personne dans le verbe » (1946)<sup>12</sup>. Il est difficile de déterminer à quel point la linguistique boasienne influence Benveniste, à quel point la tradition humboldtienne qui forme en partie cette approche des langues et sa critique de l'ethnocentrisme est déjà au travail chez Benveniste. La linguistique boasienne apparaît déterminante dans le type de questionnements que pose Benveniste, un article comme « Catégories de pensée et catégories de langue » (1958) constituant un écho des travaux des linguistes américains. Benveniste trouve certainement dans la linguistique amérindianiste inaugurée par Franz Boas une proximité dans le fait que l'analyse tente de se situer du point de vue du locuteur, et de son expérience linguistique du monde. Ce point de vue du locuteur fait peut-être la jonction encore entre Franz Boas et son contemporain Ferdinand de Saussure.

Franz Boas souhaite une approche *analytique* des langues, une grammaire analytique qui tente de rendre compte de l'organisation propre des langues, pour dépasser la projection ethnocentrique des catégories des langues indo-européennes sur des langues-cultures qui ne les connaissent pas et vivent-disent un tout autre réel, une toute autre expérience linguistique.

Voici ce que Franz Boas écrivait à la fin de son Introduction au *Handbook of American Indian Languages*, publié en 1911 :

Aucune tentative n'a été faite pour comparer les formes des grammaires indiennes avec les grammaires de l'anglais, du latin, ou même entre elles ; mais dans chaque cas les groupements psychologiques qui sont donnés dépendent entièrement de la forme interne de chaque langue. En d'autres mots, les grammaires ont été traitées comme si un Indien intelligent allait développer les formes de sa propre pensée par une analyse de sa propre forme de discours<sup>13</sup>.

Que l'analyse de la pensée soit entreprise par l'analyse des formes de la langue est un principe que l'on trouve clairement énoncé chez Benveniste, par exemple lorsqu'il écrit en 1958 dans « Catégories de pensée et catégories de langue » que « c'est ce qu'on peut *dire* qui délimite et

---

<sup>11</sup> Lettre d'Emile Benveniste à Edward F. D'Arms du 20 avril 1953. RF, RG 1.2, Series 500R, Box 12, folder 113.

<sup>12</sup> Note manuscrite, fonds Benveniste de la BnF, PAP. OR. 30, env. 2, f°241.

<sup>13</sup> Pour le détail concernant les références faites par Benveniste dans ses textes aux langues amérindiennes, voir Laplantine, Chloé. 2013. 'Emile Benveniste et les langues amérindiennes'. *History and Philosophy of the Language Sciences*. <https://hiphilangsci.net/2013/10/02/emile-benveniste-et-les-langues-amerindiennes-4>

<sup>14</sup> Traduction française à paraître (Chloé Laplantine et Andrew Eastman). Voici le texte original : « *No attempt has been made to compare the forms of the Indian grammars with the grammars of English, Latin, or even among themselves ; but in each case the psychological groupings which are given depend entirely upon the inner form of each language. In other words, the grammar has been treated as though an intelligent Indian was going to develop the forms of his own thoughts by an analysis of his own forms of speech* ». Franz Boas, « Introduction », in *Handbook of American Indian Languages*, Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 40, Washington, Government Printing Office, 1911, p. 81.

organise ce qu'on peut penser<sup>15</sup> », après avoir montré que les catégories de pensée énoncées par Aristote sont les catégories de sa langue, et témoignent d'une expérience particulière du monde formée dans sa langue. Non pas que la langue soit la prison de la pensée, car elle en est au contraire la possibilité, elle est la possibilité pour le sujet de se constituer, de s'inventer – *ce langage qui fait l'histoire*, écrit Benveniste.

La mise au jour des formes propres, ou *forme interne*, d'une langue ou d'un discours, proposée par Boas, et qui rappelle l'héritage de la réflexion théorique de Wilhelm von Humboldt, correspond de près à l'entreprise menée par Benveniste lors de ses enquêtes de terrain en Amérique du Nord, au type de questionnement, à la fois général et particulier, qu'il poursuit et qu'il formule dans sa lettre à la Fondation Rockefeller : « comment la langue "signifie", comment elle "symbolise" ». Au-delà des catégories de langue différentes qu'il cherche à analyser, c'est le processus même de *signification* qu'il interroge, jusqu'à le remettre en question lorsqu'il écrira sur le langage poétique :

La langue poétique doit être considérée en elle-même et pour elle-même. Elle a un autre mode de signification que la langue ordinaire, et elle doit recevoir un appareil de définitions distinctes. Elle appellera une linguistique différente<sup>16</sup>.

\* \* \*

Un des aspects de la culture du nord-ouest américain qui retient Benveniste, c'est le potlatch, qui avait déjà retenu longuement l'attention de Marcel Mauss dans son *Essai sur le don* paru en 1923-24. En effet, celui-ci consacre un long chapitre très documenté au « Nord-Ouest américain », s'intéressant au potlatch chez les Tlingit, Kwakiutl, Haida, utilisant largement les sources de Franz Boas, John Swanton, Aurel Krause. En 1951 Benveniste publie, comme Mauss dans *L'Année Sociologique*, un article « Don et échange dans le vocabulaire indo-européen » où il parle d'une institution ancienne du potlatch indo-européen, différente de cette « forme exaspérée de potlatch que plusieurs auteurs, Mauss en particulier, ont décrites chez les Kwakiutl ou les Haida<sup>17</sup> ». Concernant les recherches sur le don, on peut encore citer les chapitres de la section « donner et prendre » du livre sur l'Economie dans le premier volume du *Vocabulaire des institutions indo-européennes*. (« don et échange », « donner, prendre et recevoir » (qui reprend l'un des intitulés de Mauss), « l'hospitalité », ou encore la section sur l'achat. C'est dire que le travail d'ethnologie comparée sur les relations de don et d'échange était déjà bien amorcé. On peut penser que les recherches de Mauss sur l'institution du don dans le Nord-Ouest américain ont ouvert en France une fenêtre vers les cultures de l'Amérique du Nord, et que Benveniste poursuit en linguiste le travail entamé par Mauss. Mais il est intéressant de remarquer encore que ce qui retient l'attention de Benveniste durant ses séjours, c'est une institution qui symbolise et réalise les relations de dialogue et de réciprocité entre personnes ou entre groupes de personnes. Le travail de Benveniste sur l'intersubjectivité, les relations de personnes dans les langues, semble tout à fait continu à cet intérêt ethno-linguistique (*culturologique*) pour la relation de don. Il faut encore noter, qu'après Mauss, c'est du point de vue linguistique (le seul possible peut-être selon lui) que Benveniste souhaite développer l'analyse du potlatch.

Voici ce que nous lisons dans le projet qu'il soumet à la Fondation Rockefeller le 28 mars 1953, résumant le travail déjà entrepris :

Je me suis particulièrement attaché à analyser la structure classificatoire en Haida, qui reflète une catégorisation singulière du monde et qui est en même temps un procédé d'expression grammaticale. En outre, j'ai examiné dans la langue même l'expression de notions connues surtout sous leur aspect artistique ou sociologique. L'art si original des Haidas, l'institution si

<sup>15</sup> « Catégories de pensée et catégories de langue », *Problèmes de linguistique générale*, p. 70.

<sup>16</sup> Emile Benveniste, *Baudelaire*, Limoges, Lambert-Lucas, 2011, p.640-641 [msc. 22, f°51/ f°303].

<sup>17</sup> « Don et échange dans le vocabulaire indo-européen », *Problèmes de linguistique générale*, p. 315 sv.

curieuse du potlatch qui est au centre de la vie sociale, ne peuvent être réellement compris que dans la langue et à travers la structure des termes qui les désignent<sup>18</sup>.

Benveniste récolte en effet de nombreux témoignages sur le potlatch, des récits. J'en donne ici quelques extraits :

Un homme fait à grand labeur ou fait faire à grand prix un masque. Pour le faire admettre comme objet rituel (customs house), il doit donner une « party ». Le masque reçoit alors un nom et est déposé dans la maison tribale. Au cours de la cérémonie, c'est toujours la moitié opposée qui est invitée et reçoit une large distribution de biens et d'argent. Souvent c'est une petite fille qui est déclarée propriétaire du masque. Elle reçoit un nom voisin ou dérivé de celui du masque<sup>19</sup>.

En prévision de l'érection d'un totem-pole (*gyáan*), pour acquérir un grand nom (big name), on amasse des biens (couverture, nourritures variées), puis on invite les gens du *clan opposé* (elle est formelle là-dessus). Au jour dit, les canoes arrivent, avec les chefs qui ont sculpté chacun une figure ou un détail du pole. On procède alors à la distribution. Le donateur frappe le sol de sa canne en appelant tour à tour chacun des invités pour lui donner sa part des largesses. – Cela se fait aussi après les funérailles, quand on invite au banquet funéraire et qu'on rétribue tous ceux qui ont pris part à l'enterrement<sup>20</sup>.

#### Potlatch

(d'après Henry Young (Mardi 8 juillet 1952))

Le nom est *bátlač* [sa fille qui sait l'anglais me voyant écrire *pátlač*, m'a corrigé spontanément, et m'a dit : c'est b- non p-]. Le nom est *chinook*.

<Ils traduisent *bátlač* pour « donner pour rien » [give for nothing]>

Le nom haida est *gyā<sup>2</sup>istł* (c'est la forme que j'obtiens enfin après avoir fait répéter plusieurs fois la finale -istł, non -ist comme j'avais cru d'abord).

Ils traduisent *gyā<sup>2</sup>istł* par « paying off ». La forme s'analyse pour eux : *gyā* est à peu près « starting » et *istł* « giving ». C'est le verbe usuel pour « donner ».

Ils considèrent chinook *bátlač* et haida *gyā<sup>2</sup>istł* comme équivalents pour le sens.

Voici les circonstances de l'emploi.

Un homme construit une maison. Il passe contrat avec chefs voisins : chaque chef doit construire une partie de la maison. En fait chaque chef délègue le travail effectif à ses neveux. Quand la maison est construite, le propriétaire offre le *gyā<sup>2</sup>istł*, lors d'une grande réunion. Les chefs reçoivent en / paiement de nombreuses couvertures, alors que les neveux reçoivent « just a little piece of cloth ». Telle était la règle.

Les missionnaires – dit Henry Young – n'y ont rien compris. Ils ont cru que ce paiement était pur don, qu'on récompensait des gens qui n'avaient rien fait. They stopped the whole thing.

La forme *gyā<sup>2</sup>istł* est celle de la vieille langue. L'équivalent moderne est *gya sq<sup>2</sup>áugo*

De son côté, Arthur Moody me dit (le 9 juillet 1952) qu'on fait *gyā<sup>2</sup>istł* après la mort d'un parent (oncle ?). Les funérailles célébrées, on procède à des paiements pour la participation de chacun.

Selon Charlie Gladstone, le *gyā<sup>2</sup>istł* avait lieu aussi quand on prenait un nouveau nom honorifique, ou quand on assumait celui de l'oncle maternel défunt. On invitait alors chefs des villages voisins. <On distribuait couvertures, vivres, canots> et on les gavait de nourriture pendant plusieurs jours, avec chants, danses, etc. Sa mère lui racontait qu'alors on offrait aux invités d'énormes parts de graisses d'ours, qu'ils devaient engloutir. Un ou deux ans après, les

<sup>18</sup> « Projet » daté du 28/3/1953, accompagnant une lettre d'Emile Benveniste à Edward F. D'Arms. RF, RG 1.2, Series 500R, Box 12, folder 113.

<sup>19</sup> Extrait du cahier « T VIII » (Haines, Alaska, 30/07-1/08/1953, informatrice : Mrs. Mildred Sparks). Original conservé à la Elmer Rasmuson Library, Alaska and Polar Regions Collections and Archives, University of Alaska Fairbanks. APR, Emile Benveniste collection, folder 2, Tlingit VIII, f°41.

<sup>20</sup> Extrait du cahier « H4 », Haida. Kasaán, noté à Ketchikan, 22/08-6/09/1952, informatrice : Louise Peele. APR, Emile Benveniste collection, folder 10, Haida 4, f°18.

invités avaient le devoir de vous inviter à leur tour, et chacun à tour de rôle procédait aux mêmes largesses<sup>21</sup>.

De tels passages narratifs sont assez rares dans les cahiers de terrain de Benveniste (On compte 25 cahiers et 4 liasses de notes). On trouve de nombreuses remarques mais plutôt brèves et contextuelles, et principalement les relevés des formes linguistiques issues directement des entretiens. Ces relevés sont variés, et Benveniste n'emploie pas toujours la même méthode. On trouve des relevés de base, de lexique ou de phrases du quotidien, de larges inventaires animaliers, des déclinaisons de phrases, des transcriptions de narration, le ré-examen avec l'aide des informateurs de grammaires existantes, etc. Parfois la même investigation est menée avec des informateurs différents. On a le sentiment que Benveniste expérimente son mode d'investigation<sup>22</sup>, ne s'attache pas à un aspect de la langue, mais tente de toucher toutes ses dimensions. Ceci est sans doute lié au peu de temps qu'il détenait pour amasser le maximum de données, et en même temps à une grande curiosité liée à l'originalité et à la nouveauté pour lui des langues qu'il étudiait. Il ne semble pas que Benveniste ait tenu un journal de ses séjours nord-américains, néanmoins, on trouve (cités par Georges Redard ; l'archive elle-même est introuvable pour le moment) de longs paragraphes écrits à Whitehorse dans un moment d'attente forcé. On peut y lire notamment ceci :

Il semble puéril de s'impatienter de deux jours perdus, mais ces semaines comptent tant pour moi que je les voudrais toutes comme celle que j'ai passée à Haines, travaillant du matin au soir à recueillir des formes et des phrases, ivre du travail épuisant et nouveau (...)<sup>23</sup>

De retour en France, Benveniste donne un cours au Collège de France sur *les langues indiennes de l'Amérique (groupe du Pacifique Nord-Ouest)* où il s'intéressera de manière presque exclusive au Tlingit<sup>24</sup>. Le résumé qu'il rédige pour l'Annuaire du Collège au sujet de ce cours, fait apparaître les aspects de la langue Tlingit qu'il aura retenus dans sa description (description qui était semble-t-il l'enjeu du cours), le système phonologique, les règles d'agencement des morphèmes, le verbe, la nature des morphèmes, le lien entre les « faits de culture » et les faits de langues (avec l'exemple de l'institution du potlatch) :

Dans l'analyse morphologique, le caractère monosyllabique de la grande majorité des morphèmes et les règles souvent complexes de leur agencement, les principes de la jonction syntagmatique, de la composition et de la dérivation ont été illustrés par de nombreux exemples. La partie la plus difficile est certainement la forme verbale, d'une structure formelle rigoureuse, où les affixes pronominaux, les préfixes modaux et les classificateurs se combinent dans un ordre constant qui permet de les isoler de la racine. Mais la définition sémantique et la fonction de chacun de ces éléments restent souvent difficiles à préciser, surtout quand on discerne que les mêmes morphèmes peuvent avoir un rôle grammatical ou lexical selon les groupes où ils entrent. D'ailleurs les aspects sémantiques de la langue éclairent souvent l'analyse formelle, et nous avons insisté sur l'importance des faits de culture qui se révèlent dans les désignations institutionnelles, notamment dans les termes afférents au potlatch<sup>25</sup>.

On peut s'interroger ici sur ce que Benveniste définit comme les « aspects sémantiques de la langue », et qu'il semble vouloir voir comme non séparables de l'« analyse formelle ». Ces « aspects sémantiques » sont explicités à la phrase suivante par la notion de « faits de culture ». Il semble qu'avec les langues amérindiennes, il tente d'aller plus avant dans son questionnement général sur la relation de la forme et du sens dans la langue, et tente de proposer une autre manière d'aborder les faits de culture, en les voyant au travail dans les

---

<sup>21</sup> Extrait de notes diverses, APR, Emile Benveniste collection, N4, f° 1 et 2.

<sup>22</sup> Ses cahiers d'enquête sur le Haida (1952) ne ressemblent pas à ceux sur le Tlingit et les langues athapascanes (1953). Dans ces derniers (surtout pour le Tlingit), Benveniste semble s'attacher davantage à une description systématique du fonctionnement de particules.

<sup>23</sup> Texte cité par Georges Redard dans « Les enquêtes d'E. Benveniste sur les langues indiennes d'Amérique du Nord », in *Emile Benveniste aujourd'hui, Actes du colloque international du CNRS*, Tome 2 (éd. Jean Taillardat, Gilbert Lazard, Guy Serbat), Paris, Bibliothèque de l'information grammaticale, 1984, p. 267

<sup>24</sup> Et nous avons la chance d'avoir une archive de ces cours, grâce aux cahiers conservés par Gilbert Lazard. Matériel que nous publierons prochainement, dans un volume consacré spécifiquement aux enquêtes nord-américaines de Benveniste.

<sup>25</sup> Annuaire du Collège de France, 1953-1954, Paris, Ernest Leroux, p. 222.



formes de la langue. Il faudra voir, en examinant de près les notes de terrain de Benveniste, jusqu'où peut s'étendre selon lui la notion d'analyse formelle, jusqu'où l'institution du potlatch est-elle inscrite dans la langue, est-elle avant tout une expérience linguistique ? Qu'en est-il par exemple du système des pronoms, des temps, dans cette langue ?

Concernant la langue Haida, qu'il étudie en 1952, cette fois ce sont les classificateurs qui retiennent son attention et qu'il met en relation avec l'art et le potlatch (voir le projet rédigé le 28/03/1953 cité plus haut, « Je me suis particulièrement attaché à analyser la structure classificatoire du Haida, qui reflète une catégorisation singulière du monde et qui est en même temps un procédé d'expression grammaticale. [...] »<sup>26</sup>). Benveniste avait donné un enseignement au Collège de France en 1950-1951 sur les langues classificatoires, où il avait notamment abordé le cas du Haida, et il avait noté dans le résumé rédigé pour l'*Annuaire* le manque de données pour mener à bien l'analyse<sup>27</sup>.

En Haida, on trouve par exemple des classificateurs d'objet long, d'objet rond, plat, d'objet long et flexible, etc. Dans un bloc-note d'une centaine de pages, Benveniste travaille à relever de manière exhaustive les classificateurs contenus dans les volumes des *Haida Songs* et des *Haida Texts* de John Swanton, qui sont d'importants recueils de textes et chants, important autant pour le folkloriste que pour le linguiste. Ils sont le trésor d'une langue-culture et reflètent l'entreprise de collecte systématique du folklore et du matériel linguistique entreprise aux Etats-Unis dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sous l'impulsion du Général J. W. Powell, puis de Franz Boas. Benveniste lui-même recueille quelques textes, chansons, fables<sup>28</sup>, récits, en plus des formes de discours. Ses manuscrits sont importants de ce point de vue-là aussi, en tant que document assez rare sur une culture qui n'a que très peu d'archive.

Voici en premier le texte recueilli par John Swanton dans ses *Haida Songs*, publié en 1912, un *cradle song* qui s'est chanté à l'occasion d'un potlatch.

Qā'gials qē'gawa-i.

[The following cradle-songs for boys and girls are said to have been sung in the sequence here given when sung at potlatches; at least, the position of the last one was fixed.]

(For boys).

4.

Ā'+yaña+ ā'yaña+ ā' | yaña+ ā'yañē a'yañō,  
 Be careful, be careful, be careful, be careful, be careful  
 A+ildja'o-gaña a+ ildja'o-gaña ā'yañē ā'yañē.  
 One who is a nobleman one who is a nobleman be careful, be careful.  
 ʔ gē'ida+IAñ q!a'oxañ [s]gē'+xAn aqā'dji ʔa' aya+<sup>1</sup>  
 Wherever you sit into that place his head here you (pl.)  
 q!aisgēdī'go q!ai'xas gē+ kū'djugwa+ñgasa + ñ.  
 take off and put away without anything he will rove about.  
 Ayaña'+a ildja'o-ga'ñañ gan dAn hī'dja gadjū'gAnē.  
 Be careful one who is a nobleman for you sit as a boy belonging to a good family.

Be careful of him, be careful of him, be careful of him, be careful of him.

<sup>26</sup> RF, RG 1.2, Series 500R, Box 12, folder 113.

<sup>27</sup> « On discerne alors que ces classes ont un rôle essentiel : elles sont en relation d'une part avec l'expression de la pluralité, de l'autre avec le mécanisme de l' « actualisation ». Toute la description des faits devra être reprise / dans ces termes. Mais l'insuffisance des données dont on dispose pour plusieurs des langues les plus intéressantes à cet égard a souvent gêné notre analyse ». *Annuaire du Collège de France, 1950-1951*, Paris, Ernest Leroux, p. 185-186.

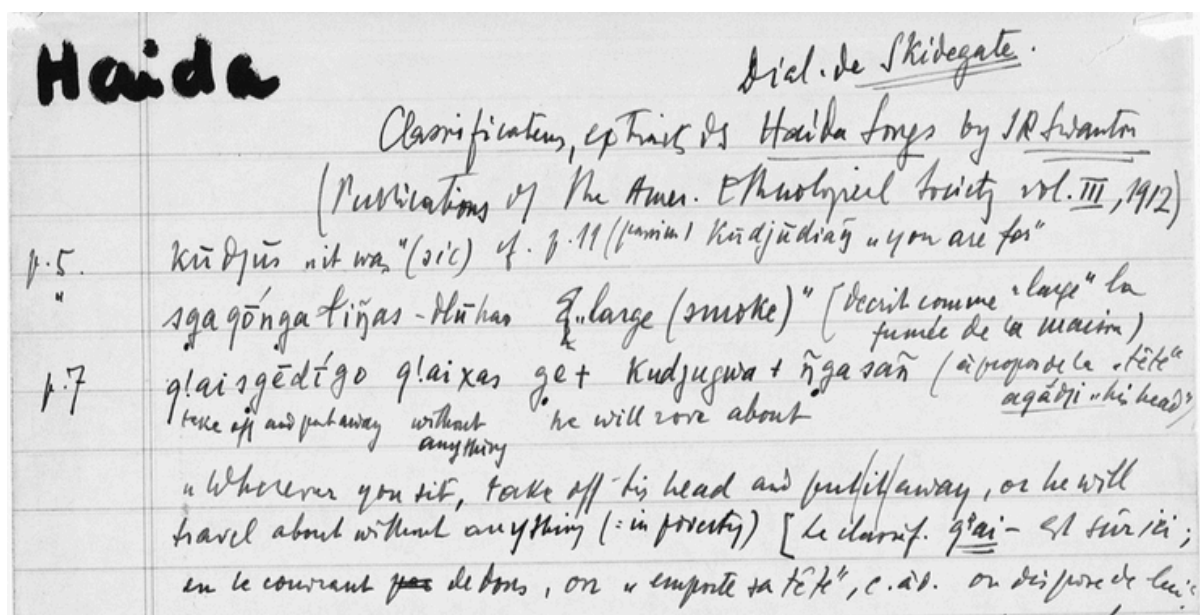
<sup>28</sup> Son texte, « Le vocabulaire de la vie animale chez les indiens du Haut Yukon (Alaska) », publié en 1954 dans le *Bulletin de la Société de Linguistique* contient en clôture une fable animalière, « L'ours et le porc-épic » présentée à la manière des textes de la tradition de travail depuis Boas, avec traduction interlinéaire et traduction finale. Ce texte a été republié dans le recueil, Emile Benveniste, *Langue, culture, religion*, Limoges, Lambert-Lucas, 2015, p.247-250.

This nobleman, this nobleman, be careful of him, be careful of him.  
 Wherever you sit, take off his head and put it away, or he will travel about without anything  
 (i.e., in poverty).<sup>2</sup>  
 Be careful of this nobleman, etc.

1. Aya is equivalent to wa.

2. The father of an Eagle girl must give away blankets to this boy's parents, so that he will marry no one else when he grows up. That is what « taking off his head » means. The reference to his poverty is made with mock humility<sup>29</sup>.

Puis, voici la première des 121 pages du bloc-note<sup>30</sup> de 1952 où Benveniste effectue un dépouillement des *Haida Songs*, et *Haida Texts* pour y rechercher les classificateurs, qui constituent une originalité de la langue Haida. Il s'agit d'un travail impressionnant d'application.



Il apparaît à travers ces relevés que Benveniste travaille avec la grammaire du Haida du même John R. Swanton, publié en 1911 dans le premier volume du *Handbook of American Indian Languages*, recueil de grammaires dirigé et présenté par Franz Boas. Il s'agit d'une grammaire assez brève, peu développée, mais qui constitue la seule grammaire scientifique, à la démarche non-ethnocentrique, au moment où Benveniste mène ses enquêtes. On y retrouve<sup>31</sup> facilement le classificateur *q'ai* relevé dans le cradle-song, et qui s'applique selon Swanton à certains objets ronds.

<sup>29</sup> John R. Swanton, *Haida songs* (Publications of the American Ethnological Society, Vol. 3), Leyden, Late E. J. Brill, 1912, p. 7.

<sup>30</sup> Ce bloc-note est conservé à la BNF parmi la collection des Papiers d'Orientalistes, PAP. OR, 81 (don 06.15), pochette 8.

<sup>31</sup> John R. Swanton, « Haida », in *Handbook of American Indian Languages*, Smithsonian Institution, Bureau of American Ethnology, Bulletin 40, Washington, Government Printing Office, 1911, p. 232.

18. *q'at-* (Masset *q!e-*) roundish objects, such as rolls of dry-goods, lumps of bacon, and pieces of whale-meat.

*qā' la q!ā'igodies* a roundish reef (*qā' la* reef; *go* stem TO LIE; *-di* determinate suffix [§ 20.7]; *-es* participle); see also 77.45

*gī'gawai la dāñq!a'üstasī* he pulled out the fish-trap (*gī'gaw* = *gī'gao* fish-trap; *ai* the; *dāñ-* by pulling; *ūsta* stem [?]; *-sī* participle)

*stā sī'nāñ la q!a'islasī* he snuffed from the (round basket) (*stā* from; *sī'nāñ* snuffing; *sl* stem; *-asī* participle)

*ge'istā la gi la l! q!ā'istas* they gave him a round thing out of it (*gei* into; *stā* from; *gi* to; *stā* stem; *-s* participle)

*kītq!ā'idjilgwagaqan* (they) put down (a copper plate) 87.24 (*kīt-* with a point)

*la qea'q!a'idā'ldi qa'odi* after he had looked at (the sun) for a while 29.9 (*qea-* by looking; *dal* motion; *-di* [§ 20.7]; *qa'odi* after)

*l! q!a'-islgiasī* they put down (the drum) 14.3

*l' qā'djī ga q!oq!ā'-isgidagān* by biting it jammed his head 91.11 (*qās* head; *q!o-* by biting; *sgid* contact)

Dans son travail sur le Tlingit, l'année suivante, en 1953, c'est une grammaire de F. Boas, *Grammatical Notes on the Language of the Tlingit Indians* (1917)<sup>32</sup>, qui lui servira de guide dans ses entretiens. Il semble vérifier cette grammaire, particule après particule, et traquer ses erreurs, avec l'aide de ses différents informateurs. Parfois il expérimente de la difficulté dans ses entretiens, notamment la colère d'une des informatrices, Nellie Willard, qui semble particulièrement irritée par les exemples donnés par Boas. Je donne cet exemple certainement anecdotique mais qui témoigne en même temps d'un trait performatif de la langue tlingit. Il s'agit de la particule *-sgī* isolée par Boas, et qui apparemment lui pose des problèmes d'interprétation. Voici le bref passage de la grammaire (les chiffres à la suite des exemples renvoient aux *Tlingit Myths and Texts* de John Swanton :

(d) *-sgī* PERHAPS (?)

\* *adū' sgī qasī' gaca'* who perhaps will marry my daughter ? 273.2 ; 394.9

\* *tāyē' guski* perhaps entirely (?) 254.12

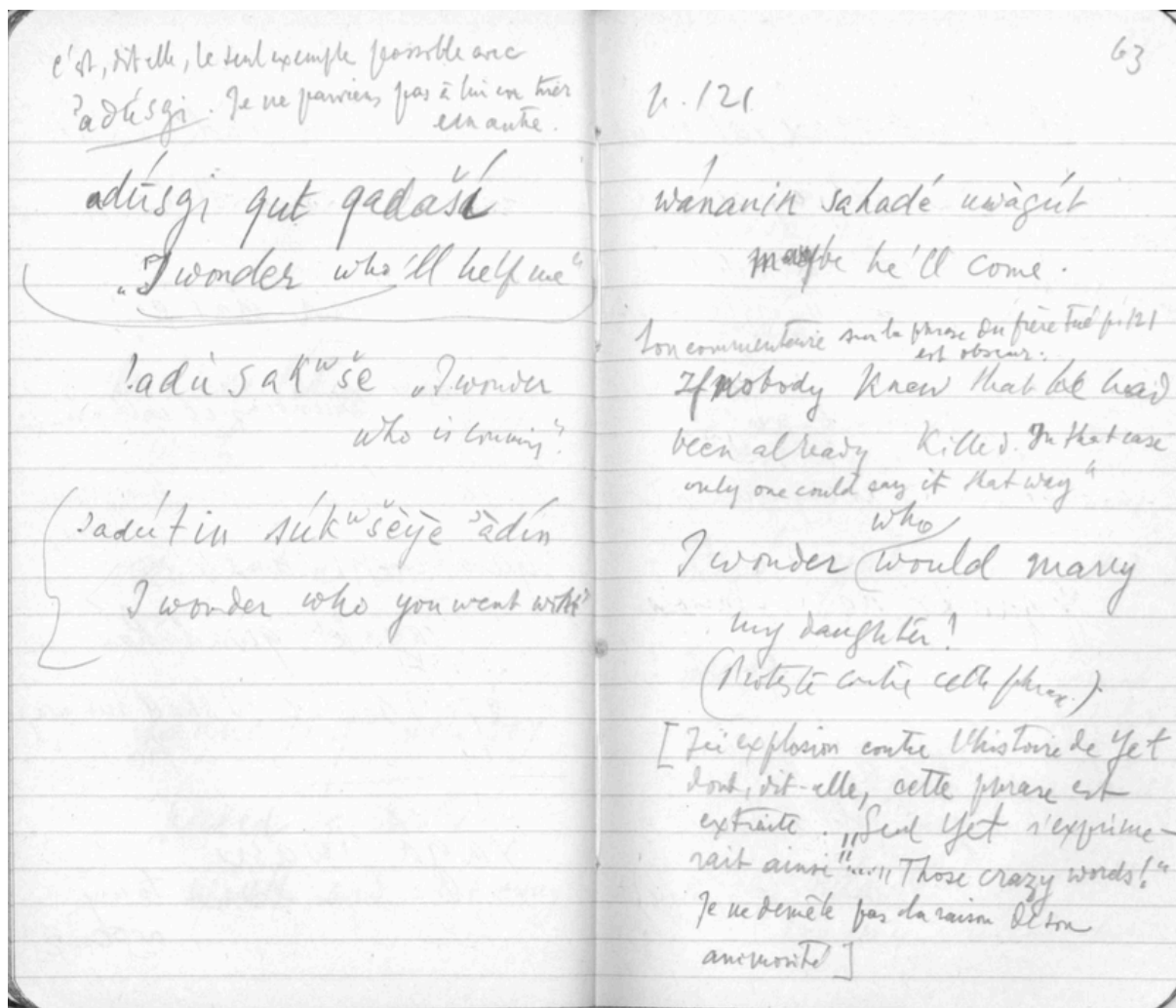
\* *dē wūdūwādjq' 'āsgī 'axhúnx* here perhaps some one killed my elder brother<sup>33</sup>

Lors de l'entretien avec Nellie Willard la protestation contre ces phrases, l'animosité, semble venir d'une situation d'énonciation mal à propos. « Seul Yeł [personnage mythique] s'exprimerait ainsi », dit-elle. Comme si ces phrases avaient une qualité performative :<sup>34</sup>

<sup>32</sup> Franz Boas, *Grammatical Notes on the Language of the Tlingit Indians*, University of Pennsylvania, The University Museum, Anthropological Publications, Vol. 8, n°1, Philadelphia, The University Museum, 1917. Cette grammaire corrige largement la grammaire du Tlingit publié par John Swanton en 1911 dans le *Handbook of American Indian Languages*.

<sup>33</sup> *Grammatical Notes on the Language of the Tlingit Indians*, p. 121.

<sup>34</sup> Cahier Tlingit II, Juneau (Alaska), 2-7/07/1953, notes prises avec Nellie Willard. Cahier conservé à la E. Rasmuson Library, UAF, APR, T2, Folder 15, f°63.



\*\*\*

Toute sa vie, Benveniste nourrit un regard comparatiste sur les langues-cultures. C'est-à-dire un regard distancié. Ce regard construit tout son travail sur les langues et cultures indo-européennes et guide ses enquêtes en Amérique du Nord, en Iran et en Afghanistan, mais aussi son approche des poèmes de Baudelaire. Cette recherche est à prendre au sérieux, Benveniste avait sans doute l'intention d'inaugurer un nouveau type d'approche du « langage poétique », souvent réduit à une esthétique. Avec Baudelaire, son point de vue reste comme toujours « culturologique » pour reprendre le terme qu'il essaie en 1968, et qui est sans doute une critique du point de vue ethnologique.

C'est le rapport à la réalité tel que Baudelaire le renouvelle que Benveniste interroge. On peut rappeler ce qu'il disait dans son entretien avec Guy Dumur en 1968 à propos du langage poétique :

Il s'agit de savoir si le langage est voué à toujours décrire un monde identique par des moyens identiques, en variant seulement le choix des épithètes ou des verbes. Ou bien si on peut envisager d'autres moyens d'expressions non descriptifs et s'il y a une autre qualité de signification qui naîtrait de cette rupture<sup>35</sup>.

La variation des épithètes et des verbes, c'est le modèle de la prédication que Benveniste mettait au jour chez Aristote, en même temps qu'un mode de pensée<sup>36</sup>. Benveniste

<sup>35</sup> Émile Benveniste, « Ce langage qui fait l'histoire » (1968), *Problèmes de linguistique générale*, 2 (1974), p. 37.

<sup>36</sup> Voir « Catégories de pensée et catégories de langues », *Problème de linguistique générale*, p. 63-74.

met en lumière a place centrale du verbe « être » dans les langues européennes, et la manière dont la prédication organise une certaine vision du monde. Le terme clé dans les propos de Benveniste est celui de « description », qu'on retrouvera à foison dans les manuscrits sur « la langue de Baudelaire »<sup>37</sup>. La description définit un rapport au réel, mais dans la recherche sur le langage poétique, il ne s'agit plus pour Benveniste d'un problème d'idiome simplement, mais de « qualité de signification », c'est-à-dire de ce qu'on fait avec la langue.

En effet, pour Benveniste, Baudelaire se distingue par l'originalité de sa langue (de sa « qualité de signification ») en ce qu'il ne décrit pas mais évoque :

Mais évoquer les choses est  
une chose, les décrire en est une  
autre. La description est un  
discours sur <sup>38</sup>.

Dans son analyse des poèmes, il cherchera également à échapper à une démarche descriptive :

Ce qu'on a fait jusqu'ici  
c'est l'analyse descriptive  
du poème .  
Ce que je tente de  
découvrir est le mode  
de fonctionnement de la  
langue poétique<sup>39</sup>.

La démarche descriptive semble être celle que met en œuvre à l'époque le structuralisme, qui tente d'appliquer ses méthodes à tout, et en particulier à la langue poétique.

de la pièce de  
Une approche consiste à partir ~~de la composition~~  
~~poéti~~-vers comme d'une donnée, de la décrire,  
de la démonter comme un objet. C'est  
l'analyse telle qu'on la trouve appliquée aux Chats  
dans le bel article de Lévi-Strauss et Jakobson<sup>40</sup>.

Ainsi, la nature de la langue de Baudelaire implique une analyse particulière. Il le disait déjà dans les années 20 à propos de Rilke - « mais il faudra changer nos instruments <sup>41</sup> » - la langue de Baudelaire implique un renouvellement de l'analyse, une *conversion du point de vue*.

Si dans le contexte de ses enquêtes nord-américaines Benveniste s'interrogeait sur la manière dont la langue signifie, symbolise, et questionnait donc en même temps le regard qui aborde ces langue, dans le contexte cette fois de sa recherche sur « la langue de Baudelaire » la force et l'originalité de son analyse réside dans la non-séparation du poème, du regard qui le constitue, et même du regard qui est produit par le poème. L'analyse est alors l'aventure d'une subjectivation. Le poème invente son lecteur.

Des questionnements sur la manière d'aborder la langue poétique rythment les manuscrits sur Baudelaire. A propos du « monde » du poète, « Comment le décrire et où le trouver ? », « comment alors se réalise ce langage <sup>42</sup> », « Le “sens” est en poésie l'adéquation à

<sup>37</sup> Il s'agit du titre de l'article que Benveniste prévoyait d'écrire pour la revue *Langages*.

<sup>38</sup> *Baudelaire*, p. 710-711 [23, f°14 / f°337].

<sup>39</sup> *Baudelaire*, p.744-745 [23, f°31 / f°354].

<sup>40</sup> *Baudelaire*, p. 186-187 [14, f°2 / f°81].

<sup>41</sup> « Mais il faudra changer nos instruments : notre critique n'a guère étudié que des œuvres denses ou diffuses, mais toujours fixées, ou qu'elle fixait. Il faudra inventer la critique dynamique, celle qui s'ajustera à des notations aussi ténues que celles de Rilke, celle qui pourra suivre, dans son jeu double et contrarié, l'action des forces qui dissocient cette curieuse personnalité : une sensibilité diverse et soumise, capable de se fondre au sein des choses, et un don de reprise totale, aiguë, par une intelligence qui toujours veille ». Emile Benveniste, « *Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* par Rainer Maria Rilke, trad. M. Betz (Stock) », in *Philosophies*, 1, Paris, 15 mars 1924, p. 94-95.

<sup>42</sup> *Baudelaire*, p. 542-543 [22, f°2 / f°254].

la “réalité” que le poète institue, sa réalité à lui. Quelle est donc la nature de cette réalité seconde et comment l’atteindre ? <sup>43</sup>». C’est le poème lui-même qui *enseigne* comment l’approcher :

C’est un monde particulier, personnel, qu’il faut d’abord décrire, comme un cosmos nouveau et spécifique. Comment le décrire et où le trouver ? C’est celui des *termes* et des *rappports* fondamentaux que le poète enseigne lui-même. Tout son vocabulaire est à reprendre, pour en dégager les données premières de ce monde à réapprendre, et qui est celui de son *expérience*, et de son *émotion*<sup>44</sup>.

La « langue de Baudelaire » est conçue comme une langue étrangère (*terrae incongnitae*<sup>45</sup>), ou plutôt qu’on pensait connue par des méthodes connues, mais qui est nouvelle si on sait l’entendre. Comme les langues indiennes d’Amérique qu’on pensait décrites au moyen des catégories de la grammaire latine, mais qui impliquent de renouveler l’écoute de la langue. Dans cette écoute et découverte des langues-cultures, de la langue du poète, c’est le regard, le discours et le *sujet*, qui se ré-inventent. La force de Benveniste, et sa grande originalité par rapport à son époque qui cherche au contraire à fixer des modèles d’analyse, est de laisser toute sa place à l’inconnu. On voit bien que cette manière de se situer à la rencontre, dans le dialogue avec les langues-cultures, n’est pas séparable de la conception d’un *homme dans la langue*, d’un *sujet* qui se constitue dans et par le langage, que Benveniste énonce explicitement dans ces textes de linguistique générale, mais qu’il met en pratique lui-même dans ses différents terrains de recherche.

---

<sup>43</sup> Baudelaire, p. 560-561 [22, f°11 / f°263].

<sup>44</sup> Baudelaire, p. 130-131 [12, f°1 / f°53].

<sup>45</sup> « Je pourrais mettre en exergue de mon article cette phrase du Projet de préface aux Fleurs du mal : « Questions d’art – *terrae incongnitae* ». Baudelaire, p. 672 [22, f°67 / f°319].